

« La trilogie des dragons, première partie »

Irène Perelli-Contos

Number 38, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28210ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perelli-Contos, I. (1986). Review of [« La trilogie des dragons, première partie »]. *Jeu*, (38), 245–248.

public avec, comme force, le personnage principal (Marie-Paule, l'adolescente), fort bien développé, et comme faiblesse, le peu de relief donné à tous les autres personnages — allant de la caricature des parents à l'angélisme de la travailleuse sociale. Il faut souligner l'interprétation fort convaincante de Suzanne Lemoine dans le rôle de cette adolescente menant double vie: gentille petite fille le jour, pour faire plaisir à sa mère, elle se transforme en petite rockeuse la nuit, délinquante complice de «sa gang» (ce qui la conduira, elle, au Tribunal de la jeunesse, et le texte de la pièce, dans les dédales qui guettent la plupart des causes relevant de ce tribunal).

Ces éléments n'ont donc pas suffi à donner du souffle à cette production. Si bien qu'on suit le déroulement de l'histoire avec un regard distant, semblable à celui que l'on peut avoir face à certaines séries télévisées. Parce que la magie du théâtre n'opère pas. On ne sent pas l'urgence de la situation, malgré tous les efforts de la principale interprète et malgré toutes les bonnes intentions du Théâtre de l'Atrium. Cet effet de distance non voulu s'explique par deux choses: le traitement des personnages secondaires, trop caricaturaux (les parents en particulier) ou encore à peine effleurés, si bien qu'on n'y croit guère, et l'échec du projet scénographique qui empêche littéralement le spectacle de se donner un rythme — les acteurs doivent constamment transformer l'espace de jeu en tirant sur des cordes omniprésentes dans lesquelles ils semblent piégés!

Cela dit, le spectacle n'est pas un échec, puisque le message réussit à se faire entendre. Toutefois, il faut admettre que ce n'est pas là une grande réussite du «théâtre à message». Il serait plus juste de parler d'un effort honnête. Plus largement, il faudrait éventuellement ouvrir le débat sur les conditions de production du théâtre professionnel s'adressant aux jeunes publics, car des limites théâtrales sont

imposées de ce seul fait: nombre de comédiens, dimension du camion (devant contenir les décors pour la tournée), fonds disponibles à la production, etc. Sans tout excuser, cela explique certains des choix que s'imposent des compagnies comme l'Atrium, parce qu'elles ne peuvent guère s'offrir mieux.

pierre rousseau

«la trilogie des dragons, première partie*»

Création du Théâtre Repère. Textes de Marie Brassard, Lorraine Côté, Jean Casault, Marie Gignac, Robert Lepage et Marie Michaud. Mise en scène et conception des éclairages: Robert Lepage; environnement scénique: Jean-François Couture et Gilles Dubé; régie et assistance à la mise en scène: Philippe Soldevila. Avec Marie Brassard, Jean Casault, Marie Gignac et Robert Lepage. Spectacle présenté à l'Implanthéâtre, du 12 au 16 novembre 1985.

l'expliquer serait le trahir

Regarde le gardien

On dirait que c'est lui le dragon
le dragon qui garde la porte de l'immortalité.
Il est le dragon
et ceci est la trilogie des dragons.

En Occident, nous avons, presque tous, l'image d'une Chine mythique et fabuleuse. Lointaine et inaccessible, cette Chine demeure incomprise et ambiguë, selon les projections que nous faisons sur elle. C'est notre «utopie» de la perfection, de l'immobilité, qui échappe au temps et répond ainsi à notre rêve d'immortalité. Peut-on vraiment la comprendre? Peut-être, comme on comprend... les rêves. Un

* La deuxième partie devrait être présentée à l'Implanthéâtre en mai 1986 et la dernière, à l'automne 1986. N.d.l.r.

spectacle sur la Chine serait alors la mise en images soit d'un rêve, soit d'une documentation très fouillée qui essaierait désespérément de toucher la réalité. Mais si l'on essayait d'unir rêve et réalité? Si l'on essayait de pénétrer ce rêve en jetant un regard humain sur ceux qui se trouvent à côté de nous, qui font partie de notre quotidien: les Chinois du Canada?

C'est le défi que le Théâtre Repère s'est donné, en proposant *la Trilogie des dragons*, un spectacle sur les Chinois, dont l'originalité réside dans une approche humaine du sujet, dans un amalgame savant du rêve et de la réalité.

À travers des rencontres simples, quotidiennes, entre les personnages, nous découvrons non pas notre Chine mythique mais nos préjugés, notre incompréhension, qui font de la Chine réelle un produit «à rabais».

work in progress

Le spectacle présenté au mois de novem-

bre dernier à Québec constitue la première étape d'un travail qui en comportera deux autres. La recherche du groupe, au lieu de se faire dans les bibliothèques, a commencé dans des endroits habités auparavant par des Chinois et transformés actuellement en terrains de stationnement. Il fallait laisser «parler» les lieux, le sol touché par des «souliers chinois» plutôt que des documents.

Dans ce procédé théâtral du *work in progress*, c'est l'improvisation à partir des impressions, et non un texte, qui est le point de départ. En creusant le sol du terrain de stationnement (dans l'espoir peut-être de se retrouver... en Chine), le groupe a trouvé des souliers. C'est à partir de ces souliers que les improvisations ont donné naissance au spectacle.

L'histoire qui en a été construite n'a pas d'importance. Ce qui est important, c'est la rencontre de l'Orient et de l'Occident dans le *twilight* du rêve et de la réalité.



Marie Gignac, dans la première partie de *la Trilogie des dragons* du Théâtre Repère. «La scène, au lieu de décrire et d'expliquer, nous incite à imaginer.» Photo: Claudel Huot.

pouvoirs de l'image

L'Occident porte sur ses épaules le lourd héritage de la parole rationnelle qui nous tient prisonniers de la logique. Or, au moment où l'Occident a senti le besoin d'une «éclosion de la parole», c'est tout naturellement vers l'Orient qu'il s'est tourné, en quête des principes de cette éclosion. Car l'Orient propose, dans le domaine du théâtre notamment, l'image davantage que le texte, le corps et le geste révélateur plutôt que la parole. C'est pour cette raison que de nombreux metteurs en scène de notre siècle se sont laissés influencer par l'Orient. Cette influence a sonné l'ébranlement des pouvoirs du texte en faveur des pouvoirs des images.

Avec *la Trilogie des dragons*, nous sommes justement imprégnés par des images qui évoquent plutôt que de décrire, qui suggèrent plutôt que d'expliquer. C'est au spectateur de faire les liens entre ces images, en mettant en marche son imagination. C'est ainsi qu'il devient à son tour créateur. La scène, au lieu de décrire et d'expliquer, nous incite à imaginer afin

d'arriver à la création de notre propre spectacle, par un décodage personnel, selon notre culture, notre éducation et notre expérience. De ce fait, *la Trilogie des dragons* est un spectacle pour tous et non pour un public d'initiés.

Même quand les répliques sont en anglais ou en chinois, le spectateur n'a pas besoin de connaître ces deux langues pour suivre le spectacle. Le geste est évocateur, suggestif. L'image, «imprégnante», enveloppante, séduisante, puise à des moyens simples mais intelligemment employés. Une table, par exemple, évoque l'intérieur de la maison d'une jeune Canadienne mariée à un Chinois. Un peu plus tard, cette même table entrouverte sert à une des scènes les plus remarquables du spectacle: deux vieilles Chinoises, qui habitent la même maison, entrent par l'ouverture de la table (comme si elles retournaient au ventre de leur mère) pour retrouver leur Chine ancestrale. Qui de nous n'a pas, à un moment de sa vie, senti cet attrait de l'origine?



Jean Casault, dans *la Trilogie des dragons*. «La conception de l'éclairage par le metteur en scène transforme cette technique en art.» Photo: Claudel Huot.

L'espace scénique devient le carrefour des rêves et de la réalité, unis et séparés par un jeu de lumières approprié. La conception de l'éclairage par le metteur en scène transforme cette technique en art et démontre, d'une manière incontestable, que son utilisation non conventionnelle rend le décor inutile.

je ne suis jamais allée en chine

Trois dragons: vert, rouge, blanc. Trois époques: 1910-1935, 1935-1960, 1960-1985. Trois lieux: Québec, Toronto, Vancouver. Quelques personnages liés entre eux par la parenté ou le hasard des rencontres; le tout s'associant au cycle de la comète de Halley. Voilà *la Trilogie des dragons*. L'expliquer serait la trahir. Trahir surtout l'esprit et le travail du groupe, qui veut justement ne rien expliquer.

Les chandelles raccourcissent
les fillettes grandissent
les temps passent
et le dragon devient plus fort.

Voilà, à titre d'exemple, quatre vers récités pendant la représentation, qui offrent un champ fertile et propice à toute explication, à toute grille analytique. Mais l'analyse serait un effort inutile, car les gestes, les silences, les langues inconnues sont plus éloquentes que n'importe quelle explication. C'est là la force du spectacle. Elle est aussi dans le choix des personnages simples, quelconques; dans le choix des événements ou des endroits quotidiens: la buanderie, le stationnement, le magasin de souliers, la patinoire, pour en arriver, à la troisième partie, à l'aéroport.

Si l'on essayait pourtant de trouver (par déformation professionnelle peut-être) un fil conducteur à ce spectacle, ce pourrait être le temps. Le temps humain et sa relation avec l'espace, établie par le hasard de rencontres. «Que le monde est petit!» dit un personnage et, malgré sa banalité, la phrase devient très significative dans le déroulement du spectacle.

L'amour et la guerre, la naissance et la mort, le passé et le présent, l'art et le commerce, l'Orient et l'Occident passent sur la scène, soutenus par une temporalité linéaire qui conduit à la scène de l'aéroport. Ce lieu, appartenant à tous les temps — ou à l'intemporalité — est suggéré, d'une manière magistrale, par les gestes mécaniques et instantanés qui se répéteront dans la scène suivante.

Un autre temps est cependant évoqué par le spectacle: celui que nous ne prenons pas pour connaître vraiment les gens que nous rencontrons, les gens qui nous entourent. «Je ne suis jamais allée en Chine», dit un personnage à la fin du spectacle... mais la Chine est venue à elle.

irèna perelli-contos